

JEAN SOBIESKI

ROI DE POLOGNE

I

De tous les princes chrétiens à qui le dix-septième siècle, si fécond en hommes, a décerné le nom de Grand, aucun ne l'a mérité par des services aussi signalés rendus à la société chrétienne, aucun n'a joui d'une gloire plus pure que Jean III Sobieski, quarante-sixième souverain de la Pologne. Jamais les Polonais ne firent mieux qu'avec lui les affaires de la civilisation, tout en faisant les leurs fort mal.

Jean Sobieski naquit au château d'Olesko, en 1629, sous le règne de Sigismond III en Pologne et Louis XIII en France. Sa famille possédait de grands biens, mais l'éclat des vertus militaires était sa plus belle part d'héritage. Son grand père, Marc Sobieski, palatin de Lublin, tomba en guidant les Polonais à l'assaut de Sokol, forteresse moscovite; le roi Étienne Battory disait de lui que s'il fallait remettre la fortune du pays aux hasards d'un combat singulier, ce serait lui qu'il choisirait pour champion. Son père, Jacques Sobieski, surnommé le *bouclier de la liberté polonaise* et non moins célèbre comme diplomate, littérateur et historien que comme guerrier, mourut castellan de Cracovie, après avoir été élu quatre fois maréchal de la diète. Sa mère, Théophile Zolwieska, était fille d'un palatin de la Russie polonaise.

La France et la Pologne ont eu, de tout temps, d'intimes relations : de cette fraternité la France ne veut perdre aucun souvenir. Jean Sobieski et son frère Marc vinrent compléter en France leurs études scientifiques et militaires. Il paraît même que Jean servit quelques mois comme mousquetaire de Louis XIV. Poursuivant le cours de leurs voyages, ils étaient en Turquie et se préparaient à passer en Asie, quand la nouvelle d'une défaite de leurs compatriotes par les Cosaques les détermina à retourner en Pologne. Leur père venait de mourir; leur mère les accueillit avec les sentiments d'une Spartiate : « Venez-vous nous venger? leur dit-elle avant de les embrasser; en ce cas soyez les bien venus; mais si vous ressemblez aux

lâches qui ont fui devant les Cosaques, cherchez une autre mère. » Les deux frères, pour réponse, lui promirent des actions, non des paroles et coururent à l'armée. Par malheur, Marc, fait prisonnier dans une rencontre sur les rives du Bogh, fut lâchement mis à mort. Jean, demeuré seul, jura de le venger et de se battre pour deux. Son cœur était tout de feu pour les affections de famille. Sa douleur fraternelle et son patriotisme se fondirent dans son âme en un sentiment unique, indomptable, et qui lui donna la trempe d'un héros.

A la tête d'un corps de cavalerie choisi parmi ses vassaux, il contribua beaucoup, en 1651, au gain de la bataille de Béretesko, qui dura dix jours et où périrent trente mille Tartares ou Cosaques. Deux ans après, une coalition formidable, telle que la Pologne en a affronté beaucoup, vint agrandir la carrière de son génie. Charles-Gustave, roi de Suède, envahit les terres de la république, en même temps que l'électeur de Brandebourg (aujourd'hui la Prusse), les Moscovites, les Tartares, les Transylvains, les Cosaques, les entamaient de tous côtés. Sobieski, aidé du général Czarnewski, courut au plus pressant, c'est-à-dire aux Suédois; il les arrêta et les bloqua entre la Vistule et le Sanus; puis, à la nouvelle qu'un corps de six mille hommes commandé par le général Douglas s'avancait pour dégager Charles-Gustave, il divisa ses troupes, laissa son infanterie dans son camp, et passant à la nage la Pilcza enflée par la fonte des neiges, vola au devant de Douglas, le surprit, le battit et le poursuivit l'espace de huit milles. Mais en son absence, Gustave s'était échappé, par la faute des Polonais, et la vaillance de Sobieski ne put sauver ces derniers, sous les murs de Varsovie, d'une grande défaite dont les suites auraient pu amener un démembrement du pays, sans la mort prématurée du roi de Suède. Le conseil de régence qui gouverna après Charles Gustave accepta la paix d'Oliva sous la garantie de la France. Czarnewski et Sobieski, une fois débarrassés des Suédois, tournèrent leurs armes contre les autres ennemis et les chassèrent successivement des terres de la république.

Sobieski mit à profit, pour ses affaires domestiques, la courte trêve qui suivit. Il épousa une Française, Marie Casimire d'Arquien, fille du marquis de La Grange, capitaine des Suisses du duc d'Orléans, et de Françoise de La Châtre. Marie Casimire avait été fille d'honneur de Marie de Gonzague, reine de Pologne, et était veuve de Jacob Radziwil, prince Zamoïski et palatin de Sandomir. Sobieski fut

nommé presque aussitôt après grand-maréchal de la couronne. Ce ne devait pas être pour lui un vain titre.

En 1607 cent mille Tartares ayant envahi la Volhynie, le Palatinat de Russie et la Podolie, la Pologne épuisée d'argent se trouva comme à leur merci. L'unique armée qu'on leur pût opposer s'élevait à douze mille hommes, mal équipés, presque sans matériel de guerre. Tout le monde crut à la perte des provinces attaquées, tout le monde hors le grand maréchal. Sobieski se chargea seul de la guerre, enrôla sur ses terres tout ce qu'il trouva d'hommes en état de porter les armes, les solda de ses propres deniers et emprunta sur son crédit pour les faire subsister. Il put enfin marcher à l'ennemi avec vingt mille hommes peu exercés mais pleins d'ardeur : « Tel jour, écrivit-il à sa femme, pour laquelle il n'eut jamais aucun secret, tel jour j'occuperai avec douze mille hommes un camp retranché devant Podahiec ; le Cosaque Doro-Scensko viendra m'y assiéger ; je ferai des sorties le lendemain et les jours suivants ; j'ai déjà combiné mes embuscades, et je ruinerai cette grande armée. » Cette assurance rappelle le premier Consul Bonaparte couché sur la carte d'Italie, avant de partir pour la campagne de Marengo, et montrant à ses aides de camp la route précise par laquelle le feld-maréchal Mélas viendra se faire battre.

Il arriva comme Sobieski avait prévu. Retranché devant Podahiec, il soutint victorieusement, et sans se laisser attirer au dehors, dix-sept assauts en dix-sept jours. Les Polonais murmurèrent de cette immobilité : il faut poursuivre l'ennemi, disait-on, profiter de nos avantages pour frapper un coup décisif. Sobieski rassembla ses officiers et leur fit cette courte harangue : « Je ne changerai rien à mon plan ; le succès vous prouvera qu'il est bon. Du reste, je me soucie peu de garder avec moi les indociles, pas plus que les lâches. Qu'ils se retirent donc, s'ils le veulent ; leur châtement, ce sera d'être absents le jour où nous écraserons l'ennemi. » Personne ne partit, comme on peut le croire. Le dix-huitième jour, Sobieski prévint l'attaque et descendit en rase campagne. Les Cosaques ne désiraient pas autre chose, vu l'immense supériorité de leur nombre ; mais au moment où ils chargeaient la petite armée avec le plus de vigueur, ils furent pris en flanc et en queue par divers détachements que Sobieski avait envoyés ostensiblement à Tarnopol, à Lamberg, à Brzescie et qui revenaient rappelés par ses ordres secrets. Les barbares laissèrent vingt mille morts sur le terrain.

Il serait trop long de suivre Sobieski d'une frontière à l'autre de la

Pologne dans ses exploits pour ainsi dire sans nombre et dans la part qu'il prit aux guerres civiles qui désolèrent la république sous le règne du faible Michel Wiesnowieski. C'est surtout le champion de la chrétienté, et non le patriote, que nous voulons montrer en lui.

L'idée qu'on avait de la puissance ottomane en 1672 ne ressemble guère à celle que nous nous en faisons de nos jours. Le croissant symbolique de Mahomet n'avait pas encore cessé d'arrondir son disque, et rien ne faisait prévoir sa décroissance prochaine. Il venait tout récemment de prendre possession des ports de Candie et des rochers des monts Carpathes ; il couvrait non-seulement ses domaines actuels, mais encore Alger et la Grèce, les deux versants du Caucase, la Crimée et tout le contour de la mer Noire, la Bessarabie et les deux rives du Bas-Danube, le Bannat, la Transylvanie, plus de la moitié de la Hongrie et toutes les régions méridionales des empires actuels de Russie et d'Autriche. Le seul bruit d'un mouvement offensif des Turcs répandait l'inquiétude en tous lieux, à Rome comme à Venise, à Vienne comme à Moscou.

Les discordes intestines, plus funestes de tout temps à la Pologne que les armes étrangères, fournirent aux Ottomans une belle occasion dont ils profitèrent. Tandis que le roi Michel Wiesnowieski s'amusait à mettre à prix la tête de Sobieski, Mahomet IV, suivi de 150,000 Turcs et appuyé de 100,000 Cosaques ou Tartares, franchit le Danube au-dessous de Silistrie, jeta deux ponts sur le Dniester auprès de Choczim et investit Kaminiéc, le boulevard de la république de ce côté. Michel ne l'attendit même pas ; il se sauva jusqu'à Lublin et Kaminiéc manquant de vivres et de munitions se rendit, après un siège de dix jours. Alors Michel épouvanté s'empressa de signer à Boudchaz un traité par lequel il céda Kaminiéc, l'Ukraine et la Podolie, et s'engageait à payer à la Porte un tribut annuel de 22,000 ducats.

On peut se figurer l'étonnement et la consternation des amis de l'honneur polonais. Sobieski, qui achevait en ce moment la déroute des Tartares et des Cosaques sur lesquels il avait gagné cinq batailles et repris 30,000 captifs, se rendit en toute hâte à la Diète de Varsovie. Il versa des larmes sur le honteux traité de Boudchaz et supplia les sénateurs de ne le point ratifier. Un des membres présents fit observer que les Turcs étaient trop redoutables. « Redoutables ! répliqua Sobieski, oui ils le sont ; mais nous n'avons donc plus ni sabres, ni courage ? Je connais comme vous le petit nombre de nos troupes et l'épuisement de nos finances, mais à ces deux maux nos pères savaient

bien trouver des remèdes. Vous avez un peuple de serfs qui labourent vos terres : faites-en des soldats ; ils seront par là même à moitié libres et ils vous suivront avec joie jusqu'au cœur de l'empire du Croissant. Je n'en demande que soixante mille pour vous délivrer. Quant à l'argent nécessaire pour les entretenir, si je vous proposais de vendre les vases sacrés de nos églises, vous devriez y consentir, car la religion et la patrie sont plus sacrées que les instruments du culte. Mais il n'en est pas besoin ; la république a un trésor immense dans le château de Cracovie. Attendez-vous plutôt que Mahomet vienne se l'approprier ? Ne me parlez pas d'alliances étrangères, de subsides, de temps plus favorables : nos amis, nos alliés, encore une fois les voici, ce sont nos sabres. La Pologne est habituée à ne compter sur aucun autre, et, avec l'aide de Dieu, elle n'en a pas besoin. Vous délibérez. Ah ! vos pères n'auraient pas délibéré sur l'ignominie de la patrie. »

Cette mâle éloquence emporta tous les suffrages. Le traité fut déclaré nul et la guerre résolue.

Le grand maréchal avait désiré 60,000 hommes. Il n'en obtint que 50,000, à la tête desquels il courut attaquer Mahomet IV retranché sous le canon de Choczim. La lutte fut indécise jusqu'au soir ; la défection des princes de Moldavie et de Valachie, qui passèrent du côté des chrétiens, commença la déroute des infidèles ; la valeur de Sobieski l'acheva. Vainement le sultan essaya de ramener les fuyards et tua de sa propre main les plus ardents ; il fut obligé de fuir avec eux, sous peine de tomber aux mains de l'ennemi. Cette journée coûta vingt mille soldats à Mahomet et six mille à Sobieski. Il est regrettable et difficile à comprendre que le grand-maréchal n'ait pas tiré parti de sa victoire pour reprendre Kaminiec.

Pour comble de bonne fortune, le ciel, qui venait de donner la victoire aux Polonais, leur ôta, le même jour, (10 novembre 1673) leur indigne roi Michel. De ces deux événements, le plus favorable à la république n'était peut-être pas la victoire.

Comme d'habitude, les prétendants à la succession de Michel furent nombreux. On distinguait parmi eux Jacques d'York, depuis Jacques II, roi d'Angleterre ; Guillaume de Nassau, depuis usurpateur du trône de Jacques II sous le nom de Guillaume III ; le prince royal de Danemark, un fils de l'électeur de Brandebourg, le Czar de Moscovie et son fils ; les ducs de Bavière, de Savoie, de Modène, de Transylvanie, de Lorraine, de Vendôme ; enfin le grand Condé et le grand Sobieski, dignes tous deux d'une couronne.

La reconnaissance et l'instinct du salut public l'emportèrent. Comme on se demandait dans l'assemblée qui choisir entre tant d'importants personnages : « Celui qui mérite le trône, s'écria le général Jablonski, c'est celui qui sait le mieux le défendre ! »

Tous les yeux se tournèrent sur le grand maréchal, couvert des lauriers récents de Choczim, et de toutes parts retentirent les cris de : Vive Sobieski ! Que Sobieski règne sur nous ! La nation entière répéta ces cris avec enthousiasme.

Au lieu de songer d'abord à se faire couronner, le nouveau roi fit un appel à la bravoure des nobles et leur dit : Vous m'avez donné le gouvernement ; donnez-moi les moyens de faire honneur à votre choix. Mais déjà la jalousie, ce ver rongeur de la noblesse polonaise, l'avait rendu suspect. Hier ses égaux, aujourd'hui ses sujets, la plupart de ceux qui venaient de le nommer redoutaient d'ajouter à sa grandeur, de peur qu'il ne renversât la constitution républicaine en assurant le trône à son fils. Il fut donc secondé mollement et échoua dans ses efforts pour reprendre Kaminiec. En revanche, il tailla en pièces, sous les murs de Lemberg, une armée ottomane trois ou quatre fois supérieure à la sienne. Les Turcs y laissèrent quinze mille morts, chiffre exactement égal à celui des soldats de Sobieski.

Il crut alors avoir le droit de se faire couronner et alla recevoir le diadème à Cracovie, avec sa femme. Il prit le nom de Jean III.

Un excès d'ardeur faillit lui devenir fatal l'année suivante. Coupé du gros de son armée et bloqué dans le château de Zuranow, il était perdu si son sang-froid n'eût pas été à la hauteur de son courage ; mais ses fautes mêmes tournèrent à sa gloire par la manière dont il sut les réparer. Ayant découvert par hasard dans une cave un vieux mortier, il lança quelques bombes ; en même temps il faisait publier qu'il avait reçu des renforts. Les Musulmans le crurent ; le Khan des Tartares, déjà gagné sous main, parla hautement du découragement de ses troupes, et les Turcs se virent obligés d'accorder une paix acceptable. Ils consentirent à l'annulation du traité de Boudchaz et à la restitution de toutes leurs conquêtes à l'exception de Kaminiec.

Ce fut à la suite du traité de Zuranow que Sobieski jouit des seules années de paix qu'il ait connues dans tout son règne, ou pour mieux dire dans toute sa vie. Cette période dura six ans. Le roi les employa soit à la culture des arts, qu'il aimait, soit à remettre de l'ordre dans ses finances et du calme dans les esprits, autant qu'il était possible de réformer quelque chose dans cette pauvre monarchie répu-

blicaine, soit surtout à goûter les douceurs de la vie de famille. Par un contraste qui n'est pas rare, ce redoutable capitaine était, dans son intérieur, si simple, si doux, disons le mot, si faible, qu'on n'aurait jamais deviné que sa main eût tenu l'épée.

Mais le jour approchait qui devait élargir le cercle de son activité et lui fournir l'occasion de sauver ses voisins, après avoir tant de fois sauvé son pays.

II

Le Magnat hongrois Tékéli ayant levé contre la maison d'Autriche l'étendard de la révolte réclama l'appui de la Porte. Rarement le Mahométisme envahit une terre chrétienne sans l'appel d'un traître. Après quelques hésitations, Mustapha IV accepta les offres de Tékéli, lui reconnut le titre de prince de la Haute-Hongrie, lui envoya, en signe d'investiture, une veste, un sabre et un étendard et ordonna au pacha gouverneur de Bude — car cette capitale des Hongrois était une ville turque, — l'ordre de l'appuyer de toutes ses forces. Tékéli et le pacha s'emparèrent de Zashmar, de Cassovie, de Tokai et de beaucoup d'autres places et ravagèrent la Silésie. Les Allemands de leur côté, après avoir vainement assiégé Neuhaüsel, ne se crurent pas en état de défendre ce qui leur restait. En apprenant que l'armée du pacha de Bude n'était que l'avant-garde d'une armée beaucoup plus considérable, ils évacuèrent Neutra et toutes les forteresses et salines des montagnes pour se replier sur Presbourg.

C'était une faute. Ils ouvraient ainsi le chemin de Vienne, tandis qu'il eût fallu prolonger autant que possible la guerre d'escarmouches et de sièges, pour donner au reste de l'Empire le temps d'accourir. Le grand vizir Kara Mustapha, gendre du Sultan et l'un des vainqueurs de Kaminiéc, se hâta de rassembler toutes les forces disponibles de la domination ottomane et marcha sur Albe-Royale avec 50,000 janissaires, 30,000 chevaux et 200,000 fantassins tirés de diverses garnisons, sans compter le Khan des Tartares de Crimée, Sélim Ghéraï, le prince Ducay de Moldavie, l'hospodar de Valachie, Sirvan Cantacuzène, le prince ou duc de Transylvanie et Tékéli. Trois cents bouches à feu étaient traînées dans ses rangs et, ce qui portait jusqu'au délire l'ardeur des vrais musulmans, les lambeaux vénérés de l'étendard vert de Mahomet, précieusement roulés autour d'une lance, marchaient au milieu. Cette immense multitude occupait plus de huit lieues de terrain, depuis Albe-Royale jusqu'aux mon-

tagnes de Raab. Tout le pays était à feu et à sang sur son passage.

Le duc Charles de Lorraine, généralissime de l'armée impériale, en vint à craindre qu'on ne lui coupât les chemins de l'archiduché d'Autriche. Chaque jour il reportait en arrière son camp encombré de fuyards. Il ne s'arrêta que sous le canon de Vienne.

Les divers pachas de l'armée ottomane, qui se souvenaient des revers du sultan Suleyman devant cette capitale et de la malédiction par lui prononcée contre tout vrai croyant qui en recommencerait le siège, étaient d'avis de s'assurer d'abord du pays qu'on venait d'occuper ; mais le vizir montra les pleins pouvoirs qu'il tenait de Mahomet IV et tous les opposants s'inclinèrent. Du reste, les apparences lui donnaient raison : Vienne n'était pas aussi vigoureusement préparée à la défense que du temps de Suleyman.

Au lieu de faire tête à l'orage qui menaçait d'emporter son trône, l'empereur Léopold s'enfuit avec sa cour jusqu'à Passau. Son exemple fut imité par soixante mille habitants. La terreur était telle que les fugitifs ne songèrent même pas à couper les ponts derrière eux. Celui de Krems était envahi, quand le marquis de Sépeville, ambassadeur de Louis XIV, s'en aperçut, s'y établit avec sa maison et sauva d'une catastrophe imminente l'Empereur et sa suite.

Les corps de métier, les étudiants, bon nombre de bourgeois montrèrent plus de résolution que la Cour. Ils se formèrent en compagnies de volontaires. Charles de Lorraine se multipliait. Après avoir réparé les fortifications, muré toutes les portes de la ville à l'exception d'une, brûlé le pont sur le Danube et organisé la défense du mieux qu'il pût, il confia la garnison au comte Stahrenberg et sortit avec le gros de ses troupes, afin de pouvoir couvrir en même temps Presbourg.

Kara Mustapha parut devant Vienne le 14 juillet 1683, et y campa sur une surface de sept lieues. Dès le lendemain, les approches de la place tombèrent en son pouvoir et l'investissement fut complet. Le grand vizir fit dresser sa tente à une demi-lieue au nord de Schoenbrunn. Les assiégés l'accueillirent avec une énergie désespérée. Ils firent dix-huit sorties et repoussèrent vingt-quatre assauts partiels ; l'ennemi trouvait, à défaut de murailles, dans les brèches que l'artillerie avait ouvertes, des poitrines et des lances aussi solides que les murailles. Mais bientôt la famine joignit ses ravages à ceux de l'artillerie, Stahrenberg fut blessé, l'arsenal sauta, les derniers magasins de vivres prirent feu, la garnison se vit réduite de 14,000 à 6,000 com-

battants ; la chute de Vienne ne sembla plus pouvoir être retardée que de peu de jours.

Les conséquences d'un pareil désastre eussent été incalculables. La capitale du saint Empire romain aux mains des infidèles, c'était toute l'Allemagne méridionale ouverte, c'était une inondation nouvelle des Barbares, jusqu'aux Alpes et aux sources du Danube, c'était l'ère des grandes conquêtes recommençant pour le Mahométisme. Déjà le vizir jugeait que rien ne lui résisterait plus et méditait la fondation d'un empire musulman occidental, rival de Constantinople. Il songeait à prendre le *sorguge* (1) et le titre de *Sultan de Vienne et d'Allemagne*.

Cependant Léopold, incapable de se secourir lui-même, ne négligeait rien pour obtenir des secours de tous côtés. Les électeurs de Saxe et de Bavière, le duc de Croy, les princes de Bade, de Waldeck, de Salm, le jeune prince Eugène de Savoie, prédestiné à tant de gloire, étaient accourus déjà ; tout l'empire, selon la remarque spirituelle de Voltaire, tout l'empire était là, sauf l'Empereur. Mais celui que les vœux des assiégés appelaient avant tous, le seul dont les assiégeants redoutassent l'arrivée, c'était le roi de Pologne. Léopold lui expédiait courriers sur courriers et regrettait bien de lui avoir refusé un jour le titre de Majesté. Les ambassadeurs de toute la chrétienté, particulièrement le Nonce du Pape, unissaient leurs instances. Il n'en fallait pas tant pour déterminer Sobieski. Lorsqu'il s'agissait des infidèles, son épée sautait d'elle-même hors du fourreau.

Sobieski partit de Cracovie le 15 août, jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, à la tête de 27,000 Polonais et de 30 pièces de campagne. Il s'avancait à marches forcées, « ayant hâte, écrivait-il à la Reine, d'entendre le canon de Vienne et de boire de l'eau du Danube. » Sa petite armée partageait son ardeur. Toutefois, comme la tenue de l'infanterie était moins brillante que celle de la cavalerie, il se trouva des esprits assez étroits pour critiquer des détails d'ajustement, dans une circonstance aussi pressante, et pour conseiller au Roi de faire défiler la nuit sur les ponts de Thuln, par où ils devaient faire leur jonction avec les Allemands, certains régiments qui manquaient d'uniformes. Sobieski plaçait plus haut l'honneur de la Pologne ; il fit avancer un de ses régiments et lorsqu'il fut au milieu du pont : « Regar-

(1) *Histoire de l'Empire ottoman*, écrite en latin par S. A. le Prince Démétrius. CANTIMIER, prince de Moldavie, tome III. — Le *Sorguge* est une aigrette de plumes ornée de diamants qu'on attache au turban comme symbole du souverain pouvoir.

dez-le bien, dit-il aux spectateurs, c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne porter que les vêtements de l'ennemi : dans la dernière guerre, ils étaient tous vêtus à la Turquie. »

Si Kara Mustapha eût hâté l'assaut, les Polonais seraient arrivés trop tard ; mais l'avare vizir avait résolu de ne point exposer au pillage les trésors de Vienne. S'il eût barré les défilés trop étroits du Calenberg, où ils durent s'engager pour arriver devant la ville impériale, il les eût culbutés à l'entrée. Mais le succès aveugle et le vizir s'abandonnait à une confiance présomptueuse qui le perdit.

Le duc de Lorraine, bien qu'ayant été le compétiteur de Jean III à la couronne, ne balançait pas à aller se ranger avec les autres sous son commandement. L'armée polonaise parut sur les hauteurs du Calenberg le 10 septembre. À l'aspect de la ville et des travaux du siège, le roi jugea qu'il n'y avait pas de temps à perdre et dès le lendemain il tint un grand conseil où l'attaque fut décidée. L'armée de la croix comptait 68,800 hommes dont 27,100 cavaliers et 700 canoniers avec 28 pièces seulement, toutes polonaises ; les Allemands n'avaient pu tirer leur artillerie, 140 pièces, des gorges profondes où les Polonais ne laissèrent que deux des leurs. Les Polonais, 26,900 hommes, et 12 bouches à feu, occupèrent la droite sous le commandement du grand maréchal Jablonowski et s'étendirent en forme de croissant dans les bois et les montagnes, pour empêcher les Tartares de prendre l'armée en flanc. Le duc de Lorraine, ayant sous ses ordres Georges III électeur de Saxe, les princes Louis et Hermann de Bade, le prince de Salm, les ducs de Croy et de Neubourg, avec 8 pièces de canon et 18,000 Allemands, soutenus d'un corps de 3,700 cavaliers polonais commandés par le chevalier Lubomirski et qui étaient là en volontaires depuis le commencement du siège, fut chargé de la gauche, entre les pentes du Calenberg et le Danube : Sobieski lui-même avec le prince de Waldeck, l'électeur de Bavière qui faisait ses premières armes, les généraux Reuss et Degenfeld et le marquis de Beauveau, en tout 20,200 hommes presque tous Allemands, se posta au centre.

Du côté des Turcs, le pacha de Bude commandait l'aile droite en face du duc de Lorraine et le pacha de Diabékir la gauche en face du grand-maréchal de Pologne. Kara Mustapha, comme nous l'avons dit, restait aux travaux du siège près de Schoenbrunn. Il faisait peu de cas des menaces des chrétiens ; néanmoins il avait eu la précaution de se couvrir, du côté du Calenberg par une ligne retranchée.

De plus, en vrai barbare qui sait les moyens expéditifs d'alléger le service d'un camp, il avait ordonné de mettre à mort tous les prisonniers qui montaient à près de 30,000 ; ce qui fut exécuté.

Le premier septembre, dès l'aurore, le pieux roi de Pologne qui avait fait dresser un autel sur la cime du Calenberg, assistait au saint sacrifice de la messe, à genoux avec toute son armée. Le recueillement de ces braves était profond ; ils priaient le Christ d'agréer les vies que tous allaient offrir et que plusieurs allaient donner pour la gloire de son nom. Sobieski montrait le ciel : Voilà, disait-il, pour ceux qui succomberont aujourd'hui ! Puis, dirigeant les regards sur les magnificences orientales du camp ennemi qui étincelait au soleil levant : Et voilà, ajoutait-il, pour ceux qui survivront ! Sobieski communia et arma chevalier, devant l'autel, le prince Jacques son fils.

Il était vêtu d'un habit bleu à la polonaise et d'une cotte de mailles en acier poli, parsemée de croix d'or. Il montait un cheval alezan. Devant lui un écuyer portait un grand bouclier à armoiries et un enseigne, pour faire reconnaître sa place, élevait un panache au bout d'une lance.

Les Turcs, n'entendant aucun bruit, pensaient que l'attaque n'aurait pas lieu ce jour-là, lorsque cinq décharges de canon retentirent coup sur coup. C'était le signal. Polonais et Allemands se précipitèrent du haut des montagnes.

La cavalerie ottomane, en les voyant s'ébranler, courut au devant d'eux. Elle était appuyée d'une milice particulière formée à se battre à pied comme à cheval et s'étendait d'un côté jusqu'au Danube, et de l'autre jusqu'aux montagnes de Styrie ; nombre de tirailleurs déployés entre les escadrons, occupèrent sur ce terrain des bois, des chemins creux, des haies, tous les points d'où ils pouvaient embarrasser la descente de l'armée chrétienne. Les Tartares, les Valaques, les Transylvains, les Arabes se groupèrent sur des mamelons fortifiés. On voyait par derrière les janissaires et les spahis se former en lignes profondes, comme une vaste citadelle vivante.

Sobieski, jugeant à leur contenance qu'ils disputeraient tous les passages et qu'on ferait beaucoup si, avant la nuit, on occupait les premiers mamelons, demanda au prince de Lorraine quatre bataillons pour renforcer son infanterie dans la descente des montagnes. Il s'avavançait péniblement, chaque pli de terrain donnant lieu à un petit siège. Arrivé au couvent des Camaldules, il y reconnut le terrain et ordonna au comte de Leslé d'y élever une batterie. L'ennemi ne lais-

sa point achever cet ouvrage sans l'inquiéter ; on y travaillait sous une grêle de flèches et de balles ; mais à l'arrivée d'un renfort envoyé par le duc de Lorraine et conduit par le duc de Croy, les infidèles se retirèrent derrière le gros de leur armée.

Pendant ce temps Jablonowski et ses cavaliers dégagèrent l'aile droite un moment menacée par Sélim Ghéraï et refoulèrent dans la plaine des nuées de Tartares. L'aile gauche, qui suivait les bords du Danube, délogea les Turcs du village de Neusdorf et d'une hauteur située sur la même ligne. Enfin, Chrétiens et Musulmans s'arrêtèrent en présence les uns des autres, presque dans le même ordre, faisant plus de fond que de front. Les Polonais s'appuyaient aux bois qu'ils venaient de dépasser, les Turcs étaient postés sur des côteaux, au milieu des vignes, à la tête de leur camp hérissé d'une artillerie formidable.

Le soleil penchait déjà vers les montagnes de Styrie. Le Roi de Pologne décida de coucher sur le champ de bataille et de remettre au lendemain l'action décisive. Mais les troupes étaient trop échauffées ; elles poursuivirent leurs avantages et un mouvement hardi du duc de Lorraine qui parut vouloir tourner le camp des Turcs détermina parmi ces derniers un désordre qui ne s'arrêta plus. Ceux qui étaient à la garde des tranchées sous les murs de Vienne, apprenant les premiers résultats de la bataille, abandonnèrent d'eux-mêmes, sous prétexte de porter secours à leurs compagnons en danger, l'assaut qu'ils avaient commencé à livrer par ordre de Kara Mustapha, et bientôt parurent sur la route de Hongrie des nuages de poussière, parmi lesquels on distinguait des troupes de chameaux, de chevaux et d'hommes en fuite.

Le grand vizir ne se doutait pas encore de l'irréparable désastre qui se préparait. Confiant dans l'aga des janissaires et dans celui des spahis, qui le remplaçaient au centre de la lutte, il se livrait paisiblement aux douceurs du *Kef* et prenait le café avec ses deux fils, à l'air frais d'une belle soirée, sous une tente de velours cramoisi, ayant à côté de lui son cheval tout caparaçonné d'or. Sobieski aperçoit cette tente superbe. Il fait approcher les deux seules pièces qu'il eût alors auprès de lui ; il montre du doigt le somptueux état-major ; les pièces sont pointées ; il promet cinquante écus par volée. « Malheureusement, « raconte ici M. de Salvandy, les caissons n'avaient pu suivre ; quelques munitions portées à bras furent bientôt épuisées. Un peu de « poudre restait encore, mais on était sans papier, sans moyen de la

« bourrer. Un officier français y suppléa : il jeta dans la pièce ses « gants, sa perruque et un paquet de *Gazettes de France*, et le coup « partit (1). » Au sifflement du boulet, Kara Mustapha se réveille et s'élançe sur son cheval, mais il était trop tard. Déjà un corps d'infanterie française aux ordres du comte de Maligny, frère de la reine de Pologne, culbutait les avants-postes et, sur l'indication du Roi, plantait un étendard chrétien sur un monticule qui dominait le quartier général du vizir. Ils sont perdus ! s'écrie Sobieski, et il pousse droit à ces masses ébranlées, à cette tente rouge, trophée splendide dont la vue exalte ses soldats, mais beaucoup moins que le regard du héros. Les hussards polonais, les premiers, percent la troupe d'élite qui se serre autour de Kara Mustapha ; ils passent au cri national de : *Dieu bénisse la Pologne!* d'autres les suivent ; la trouée qu'ils ont faite ne peut se refermer. A cette précision de mouvements, à l'impétuosité de cet ouragan d'hommes et de chevaux, le Khan de Crimée, Sélim Ghéraï reconnaît Sobieski : Par Allah ! s'écrie-t-il avec terreur, c'est bien lui, il est là ! Et le nom de Sobieski, volant de bouche en bouche, glace les plus vaillants.

Les pachas d'Alep et de Silistrie tombèrent en cet endroit. Mustapha, consterné, demande au Khan de Crimée ce qu'il faut faire. Nous en aller, répond Sélim Ghéraï. Je te l'avais bien dit : Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète, mais ce Polonais est un démon ! — Mustapha essaie en vain d'arrêter le torrent ; il verse des larmes, mais il cède lui-même, prend avec lui l'étendard du prophète et cherche le salut dans la fuite. Il était près de sept heures du soir.

Le roi défendit, sous peine de mort, qu'on se débandât pour piller, de peur d'un retour offensif et d'une surprise nocturne des vaincus. Puis il ordonna au duc de Lorraine de se mettre en prompt communication avec les Viennois. Le duc, après s'être rendu maître d'un faubourg à moitié brûlé, prévint le gouverneur Stahrenberg de la déroute de l'ennemi et le pria de faire une vigoureuse sortie pour nettoyer la tranchée, avec l'aide du prince Louis de Bade qu'il envoyait pour l'appuyer ; mais un corps de janissaires qui y était encore à dix heures du soir, n'attendit ni Stahrenberg ni les Badois. Ils se dérobèrent pendant l'obscurité. A dix heures et demie il ne restait de toute cette immense armée, le nerf de l'Orient, et qui le matin croyait tenir l'Occident sous sa main, il ne restait que des morts, au nombre de

(1) *Hist. de Sobieski.*

vingt mille, des blessés incapables de se mouvoir et cinq mille tentes vides.

Le roi, qui était à cheval depuis quatorze heures, s'endormit au pied d'un arbre.

La victoire ne coûta aux chrétiens que quatre mille morts, dont mille cinq cents Polonais. Parmi les morts de distinction, on comptait le prince Thomas de Croy, le comte de Traustmandorff et le jeune Potocki, capitaine des hussards. Parmi les blessés, le duc de Croy et les comtes de Fontaine, de Tilly et de Schalembourg, mais si légèrement qu'ils servirent encore le reste de la campagne.

Une grande quantité de prisonniers, de munitions de guerre et d'équipages, cent quatre-vingts bouches à feu, une multitude d'étendards et des richesses incalculables furent les trophées des vainqueurs. Parmi les étendards, il y en eut un qu'on prit pour celui de Mahomet. Sobieski l'envoya au Pape, le père commun des chrétiens, avec ces mots, réminiscence de César : *Veni, vidi, vici*. Il envoya de même à la Reine, son épouse, un étrier du grand vizir, en y joignant une lettre pleine de détails intéressants (1).

Le libérateur entra dans la ville de Vienne par une des brèches que les boulets avaient faites aux murailles. Il fut bien étonné de ne voir venir au-devant de lui aucun magistrat, aucun fonctionnaire ci-

(1) Voici cette lettre : « Seule joie de mon âme, charmante et bien aimée Mariette, « Dieu soit béni à jamais ! Il a donné la victoire à notre nation ; il lui a donné un « triomphe tel, que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. Toute l'artillerie, « tout le camp des musulmans, des richesses infinies nous sont tombées dans les mains. « Ils ont laissé en poudre et munitions pour la valeur d'un million de florins. Les approches « de la ville, les champs qui l'entourent, sont couverts de morts de l'armée infidèle, et le « reste fuit dans la consternation. Avancé avec la première ligne et poussant le vizir de- « vant moi, j'ai rencontré un de ses domestiques qui m'a conduit dans les tentes de sa cour « privée ; ces tentes occupent à elles seules un espace grand comme la ville de Varsovie ou « de Léopold. Je me suis emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de « porter devant le grand vizir. Quand au grand étendard de Mahomet, que son souverain « lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au Saint-Père par Talenti. De plus, nous « avons de riches tentes, de superbes équipages et mille autres hochets fort beaux et fort « riches. Quatre ou cinq carquois, montés en rubis, valent seuls quelques milliers de du- « cats. Vous ne me direz donc pas, mon cœur, comme les femmes tartares à leurs maris, « lorsqu'ils reviennent sans butin : *Tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as rien ap- « porté ; car il n'y a que l'homme qui se tient en arrière qui n'attrape rien*. J'ai aussi un « cheval du vizir avec tout son harnais. Lui-même a été poursuivi de fort près ; mais il a « échappé. Son kihog ou premier lieutenant a été tué, ainsi qu'une foule de ses principaux « officiers. Nos soldats se sont emparé de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a « mis fin à la poursuite, et d'ailleurs, tout en fuyant, les Turcs se défendent avec acharne- « ment. A cet égard ils ont fait la plus belle retraite du monde. Tels étaient l'orgueil et la « présomption des Turcs, que, tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, « une autre donnait assaut à la ville. Il est vrai qu'ils avaient de quoi fournir à tout cela. « Je les estime, sans les Tartares, à trois cent mille combattants. Notre fanfan (le prince « Jacques) est brave au dernier point. »

vil ; mais la foule qui ne craignait point de se compromettre, la foule qui la veille n'avait en perspective que la mort ou l'esclavage, le saluait avec délire, baisait ses habits et le bénissait comme un Dieu sauveur. Son cheval eut peine à lui frayer un passage jusqu'à la cathédrale de Saint-Etienne. Là, Sobieski entonna lui même le *Te Deum* et remercia le Dieu des batailles du succès étonnant qu'il devait à sa protection. Ensuite un prédicateur monta en chaire et prit pour texte ces paroles de saint Jean : *Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes*. Paroles qui avaient déjà été appliquées, avant lui, à Jean Huniade et à Don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante. Léopold, envieux comme le sont d'ordinaire les cœurs pusillanimes, ne voulut pas être témoin de son triomphe et ne revint à Vienne qu'après la cérémonie.

Il n'osa cependant le laisser partir sans l'avoir remercié ; des difficultés, sur le cérémonial, le croira-t-on ? faillirent rendre l'entrevue impossible. Sobieski demanda que de part et d'autre le salut se fit en même temps. L'Empereur répliqua qu'il y avait des exemples contraires à cette prétention ; néanmoins, comme le service si désintéressé que Jean III venait de rendre à la maison d'Autriche, n'était pas non plus dans les usages ordinaires, l'étiquette autrichienne, qui du moins a du tact, sentit que c'était à elle de faire des concessions. Les deux monarques se virent au camp des Polonais, ils s'avancèrent au devant l'un de l'autre ; lorsqu'ils furent à portée de pistolet, ils mirent en même temps la main au chapeau, puis se couvrirent et entrèrent en conversation. L'Empereur parla le premier en latin, et témoigna au Roi de Pologne l'obligation qu'il lui avait d'être sorti de ses États pour venir délivrer Vienne et sauver l'Empire. Le Roi lui répondit dans la même langue qu'il fallait rendre grâces de cette victoire à Dieu seul ; qu'il n'avait rien fait que tout autre prince chrétien n'eût été obligé de faire en pareille occasion (1).

L'auteur des *Anecdotes de Pologne* et après lui la plupart des historiens prêtent à cette entrevue une physionomie encore plus glaciale et qui fait frissonner, tant elle donne le pressentiment des ingrátitudes de l'avenir. L'Empereur n'ouvrit pas la bouche, selon eux, ou s'il parla, ce fut pour répéter banalement quelques vagues paroles de remerciements que lui soufflait le duc de Lorraine, et où il ne sut même pas mêler le mot de reconnaissance. Sobieski, à la fois souriant et indigné de son embarras, se contenta de trouver un mot pi-

(1) Le P. Barre (Hist. générale d'Allemagne), tome X.

quant pour toute vengeance : « Mon frère, lui dit-il en remontant à cheval, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service ». Puis, présentant le Prince Jacques, il ajouta : « Voilà mon fils ; je l'élève pour le service de la chrétienté. » Mais Léopold s'obstinant à rester immobile et muet, Sobieski tourna bride brusquement : « Au revoir, dit-il, je retourne aux Turcs. Si par hasard vous désirez voir mes régiments, mes généraux ont ordre de vous les montrer. » Et il s'éloigna au galop.

Roi vraiment chevalier et peuple vraiment héroïque ! Ils furent dédommagés par leur conscience, les remerciements du Saint Père, les acclamations de Vienne, qui trouvèrent un écho dans toute l'Europe et qui en trouveront un dans l'histoire, tant que vivra le christianisme ; enfin par les remords mêmes de ceux qui ont partagé leur dépouilles en rougissant et qui ne les gardent qu'avec la honte au front !

Le grand Vizir rallia devant Barkan (ou Barkany) à côté de Gran (ou Strigonie), les débris encore imposants de ses forces et mit toute son industrie non moins à réparer sa honte qu'à en détourner les conséquences et à faire retomber sur d'autres le coup fatal qui menaçait sa tête, suivant l'usage de sa nation. L'ingénieux expédient qu'il imagina pour fermer la bouche à ceux de ses amis dont il redoutait les dénonciations fait honneur à son imagination orientale ; l'histoire se doit de le conserver et il serait regrettable qu'on en perdît le secret. Il manda l'un après l'autre sous sa tente le pacha de Bude et d'autres qui avaient été témoins de son impéritie ou qui avaient eu vent de ses desseins pernicieux contre l'unité de l'empire, et à mesure qu'ils entrèrent, il les fit étrangler ; après quoi, il accusa les défunts auprès du Divan de l'avoir forcé à entreprendre le siège de Vienne et d'avoir, les premiers, donné l'exemple de la débandade. De riches présents, arguments irrésistibles, accompagnèrent sa justification ; elle fut acceptée.

L'intérêt des chrétiens était de poursuivre le vizir et d'achever la dispersion de son armée. Telle était aussi l'intention du roi de Pologne ; mais les princes feudataires de l'Empire, choqués plus que lui peut-être des procédés de l'Empereur, trouvaient qu'ils avaient assez fait et qu'il fallait lui laisser le soin de recouvrer son royaume de Hongrie, domaine héréditaire de la maison d'Autriche mais étranger à l'Allemagne. Le roi de Pologne, généreux jusqu'au bout, partit seul avec le duc de Lorraine.

Les Polonais marchaient à l'avant-garde. Ils poussèrent sans peine quelques hordes de Tartares et de Turcs qui fuyaient encore. Ce nouvel avantage les rendit moins vigilants et leur valut le 6 octobre, à Barkan, un revers qui, sans l'arrivée du duc de Lorraine, eût pu se changer en déroute. Ils perdirent des drapeaux et un millier d'hommes, parmi lesquels le fils de Jablonowski. Sobieski lui-même faillit tomber aux mains des infidèles. Le lendemain il écrivit à la Reine : « Je vais chercher l'ennemi encore une fois ; il faut, madame, vous attendre à leur défaite ou à un éternel adieu. » Il n'eut pas le temps de s'attrister beaucoup. La lutte recommença dès le troisième jour.

Les Turcs se déployèrent dans la plaine de Barkan, au devant de Gran, sur une seule ligne épaisse, en pelotons très-rapprochés, appuyant leur droite aux montagnes et leur gauche à un rideau boisé derrière lequel se tenaient trois colonnes de quatorze ou quinze escadrons chacune, qui devaient se développer pendant l'action et enfermer les chrétiens. Le nouveau pacha de Bude, créature de Kara Mustapha, commandait à la droite, le pacha de Caramanie à la gauche, le pacha de Silistrie au centre. L'armée chrétienne comptait encore 50,000 combattants. Le duc de Lorraine en dirigeait le centre, le grand maréchal Jablonowski la gauche, Sobieski la droite, par où il s'agissait d'enlever le fort de Barkan et le pont du Danube. On mit l'artillerie polonaise dans les intervalles des colonnes.

Le plus grand effort de l'ennemi tomba sur la gauche. Les Polonais le reçurent avec un sang froid égal à l'impétuosité de l'attaque. Le pacha de Silistrie, perça si avant qu'il fut enveloppé et dut rendre son cimenterre; celui de Caramanie, couvert de blessures, en fit autant. La prise de ces deux généraux n'eût pas suffi pour abattre le courage de leurs soldats; mais à la vue de Sobieski qui s'engageait audacieusement sous le canon du fort et se déployait en croissant pour leur couper la retraite, ils se précipitèrent pour gagner le fort, ce à quoi ils réussirent, à la faveur des pièces de gros calibre de la ville haute de Gran. Le pont du Danube se rompit sous le poids des fuyards; il en tomba dans le fleuve un nombre prodigieux que le courant emporta. La perte des Turcs fut estimée à 18,000 hommes.

Cette journée fut suivie de la reddition de Barkan et de Gran et de la délivrance de nombreux captifs. Les Polonais remirent le tout aux Allemands et, sans rien garder ni réclamer pour eux-mêmes, sinon leur part du butin de Vienne et leur gloire, ils reprirent la route de Cracovie, où Sobieski fut de retour le jour de Noël.

Le Sultan qui avait pardonné à Kara Mustapha la déroute de Vienne fut tellement exaspéré de celle de Barkan et de la perte de Gran, qu'il lui envoya un firman de mort. Mustapha reçut le messager dans sa maison, s'inclina avec tout le stoïcisme d'un fidèle musulman, fit appeler l'Aga des janissaires, savoura avec lui une dernière tasse de café et se laissa paisiblement étrangler par quatre bourreaux, en répétant : *C'était écrit!* Sa tête fut portée à Constantinople.

Là ne s'arrêtèrent point, pour les chefs de l'armée vaincue, les conséquences désastreuses de leur défaite. La voix populaire en fit remonter la responsabilité jusqu'au chef suprême, Sultan Mahomet IV, lequel, malgré quarante années d'un règne qui n'avait pas toujours été sans prospérité, fut déposé quatre ans après.

Ainsi se termina cette campagne mémorable qui marqua l'apogée de la puissance ottomane et le point précis du commencement de sa décadence. Jusqu'alors le flot barbare qui inondait l'Europe n'avait cessé de monter; à partir du vigoureux refoulement de Vienne, il n'a cessé de décroître et de refluer vers l'Asie. Quatorze ans auparavant, en 1669, il avait encore submergé Candie, la veille il achevait de couvrir la Hongrie entière; et quatre années ne s'écoulèrent point sans que la république de Venise eût reconquis pour toujours l'Esclavonie, et l'Autriche presque toute la Hongrie et la Transylvanie. Sobieski fut le Charles Martel du dix-septième siècle.

III

La campagne de 1683 ne fut pas le dernier effort du héros polonais contre les ennemis du nom chrétien, mais la fortune cessa de lui être aussi favorable. Ses sujets, à qui les prouesses de Vienne et de Gran n'avaient procuré aucun avantage direct, ne cessaient de demander pourquoi il était allé verser le plus pur de leur sang au profit de l'Allemagne, si Kaminiéc, naguère abri sûr et maintenant menace perpétuelle pour eux, restait au pouvoir des Turcs. Le roi marcha sur Kaminiéc, avec d'autant plus de confiance que la coopération de l'Empereur lui était promise par un traité; mais la duplicité de Léopold trompa toutes ses espérances, *déconcerta tous ses projets*. Il ne trouva ni subsides, ni secours d'aucun genre, se vit enveloppé par des forces de beaucoup supérieures que guidait le grand vizir Kara Ibrahim, successeur de Kara Mustapha, et ne se tira qu'avec peine de ce grave danger. Après avoir brûlé presque tous ses équi-

pages et jeté son artillerie dans un lac, il fit une retraite restée célèbre dans les annales de sa nation ; mais le but de l'expédition n'en fut pas moins manqué (1).

La campagne de 1686 fut encore plus malheureuse. Léopold avait promis à Sobieski de l'aider à faire la conquête de la Moldavie et de la Valachie, provinces qu'il aurait pu convertir en apanage pour son fils. La prudence lui conseillait peut-être de n'en rien faire et de se défier de l'empereur ; il n'écouta que son audace naturelle et la voix chérie de Marie Casimire, qui croyait plaider la cause de ses enfants. Il fit son entrée à Jassy, capitale de la Moldavie, le 6 août, mais les auxiliaires allemands n'arrivant pas et le prince Cantémir (2) refusant de faire cause commune avec lui, il ne put s'y maintenir. La famine se mit dans son camp ; les Tartares empoisonnèrent les eaux ; une partie de son arrière-garde se laissa enlever au passage du Pruth, à l'endroit même où, quelques années plus tard, Pierre le Grand étroitement bloqué fut obligé de solliciter des Turcs une paix humiliante ; enfin, malgré deux sièges heureux, il ramena ses troupes fatiguées, épuisées, réduites de moitié. Son fils Jacques échoua de son côté devant Kaminiec. Ce fut alors que, se voyant sans alliés sincères et menacé d'une coalition de la Turquie et de la Moscovie, il signa le déplorable traité de Moscou, par lequel il abandonnait aux Czars Smolensk, Kiew, Czernishew, et acceptait le Dnieper pour frontière des deux états. En jurant de l'observer, il ne put s'empêcher de verser des larmes sur l'avenir de sa patrie.

Ces fautes ou ces malheurs refroidirent pour Jean III l'enthousiasme de la nation. Les intrigues de la reine et l'excès de ses condescendances pour elle aigrirent encore les plaintes. On accusait le boudoir de la reine d'être un marché où se vendaient les hautes faveurs de la couronne. Sapiéha, grand général de la Lithuanie, osa dire que le vainqueur des Osmanlis était l'esclave de sa femme, et l'évêque de Culm lui cria, en pleine diète : Ou cesse de régner, ou règne suivant les lois !

Un peuple libre, mais qui tremble sans cesse pour sa liberté, ne peut

(1) On raconte que comme l'armée de la Croix et celle du Croissant campaient sur les deux rives du Dniester, devant Kaminile, un Tartare distingué qui, autrefois avait paru à la cour de Pologne pour traiter de la rançon de son frère, s'écria à haute voix qu'il voulait voir encore une fois le roi. Jean III lui fit dire qu'il pouvait passer le fleuve, qu'il lui enverrait une escorte et même des otages. La parole de Sobieski me suffit, dit le Tartare ; elle vaut mieux qu'une escorte et des otages. Il s'élança dans le fleuve et vint trouver le roi. (*Fastes de la Pologne.*)

(2) Père de l'historien.

guère aimer que des fantômes de rois. Ce qui rendait si irascibles ces hommes ombrageux, c'était la crainte que Jean III ne réussit, à force de popularité, à changer l'électivité de la couronne en hérédité, comme avait fait Jagellon. Politiques à courte vue ! Ils s'échauffaient pour la conservation du vice par lequel leur patrie périssait à chaque inter-règne. Si le héros eut cette pensée, qui oserait la lui reprocher aujourd'hui ? Des calamités effroyables ont démontré qu'en la réalisant il eut rendu plus de services encore à son pays qu'à sa famille.

Sur la fin de sa vie, une obésité prononcée gêna ses mouvements, mais sans les enchaîner. Ses médecins lui conseillant le repos absolu : Pourquoi suis-je roi ? leur dit-il. Vous me guérirez, si vous pouvez, mais ce ne sera pas dans l'inaction. Il refusa de faire un testament politique, jugeant qu'il n'aurait fait par là que fournir une occasion de plus de méconnaître sa volonté (1).

Il mourut d'une attaque d'apoplexie, dans son château de Villanow, près de Varsovie, le jour de la Fête-Dieu 17 juin 1696, jour qui se trouvait, par une coïncidence bizarre, l'anniversaire de sa naissance et celui de son élection. Il avait entendu le matin avec recueillement la messe du jésuite Vota, son confesseur, et avait exprimé le regret de ne pouvoir communier, parce qu'il n'était plus à jeun. Il était âgé de soixante-sept ans et en avait régné vingt-deux. Il avait eu quatorze enfants, presque tous morts jeunes. Sa veuve se retira en France et vécut à Blois jusqu'en 1722. Son fils aîné Jacques-Louis, filleul de Louis XIV, fut poursuivi toute sa vie par l'envie et la haine qui s'attachaient à ce nom glorieux, qui s'éteignit avec lui.

(1) L'histoire de ce refus de tester est curieuse. Elle peint à merveille son caractère et laisse deviner de sinistres pressentiments. Voici le fait tel que le racontent les *Fastes de Pologne*.

« Jean Sobieski approchait de sa fin, et la reine aurait souhaité qu'il fit un testament; un évêque se chargea de lui en faire la proposition. Il feignit d'aller prendre congé du roi; je vais, lui dit-il, ordonner dans mon diocèse des prières publiques pour le rétablissement de votre santé. — Je les aimerais mieux, répondit Sobieski, si elles n'étaient pas ordonnées. Restez dans ma cour; vous aurez assez de temps pour vous ennuyer à Ploczko. — Je ne m'y ennuie pas, reprit l'évêque, parce qu'après avoir rempli mes devoirs de pasteur, je m'occupe agréablement avec saint Ambroise, saint Chrysostome, Platon et Isocrate; mais en réfléchissant dernièrement que ces grands hommes sont morts, je fis mon testament.. — Votre testament ! s'écria le roi, éclatant de rire, et en prononçant ce vers de Juvénal :

O medici, mediam pertundite venam.

O médecins, ouvrez-lui la veine du front pour lui rendre son bon sens.. Il s'imagine que, les vivants ne sauront s'arranger sans le consentement des morts ! — L'évêque saisit ce moment pour lui insinuer la nécessité de déclarer ses dernières volontés. « A quoi remédierai-je, dit le roi plus sérieusement ? Ne voyez-vous pas que tous les cœurs sont corrompus; qu'un esprit de vertige s'est emparé de tous les Polonais ? Malheureux rois ! nous ordonnons vivants, on ne nous écoute pas; nous écouterait-on, quand nous ne serons plus ?.. Dans une nation où l'or commande, c'est l'argent qui juge, et vous voulez que je fasse un testament ! Qu'on ne m'en parle plus ».

Aujourd'hui, et depuis longtemps, la postérité a prononcé. Charles XII disait de lui : Un pareil homme n'aurait jamais dû mourir ! Les Polonais, loin de partager les préjugés de leurs ancêtres, professent pour sa mémoire un culte national. Lorsqu'ils voulurent récompenser un autre héros de leur indépendance, Kosciusko, ils n'imaginèrent rien de plus noble à lui offrir que le sabre de Sobieski, trouvé à Notre-Dame de Lorette.

L'extérieur de Sobieski était plein de majesté et inspirait le respect. A ses rares qualités de soldat et de général, à l'aménité de ses mœurs, à sa piété solide, à sa tendresse conjugale et paternelle, à la fidélité de ses amitiés, il joignit un esprit cultivé, une éloquence concise, incisive et entraînant, une exacte connaissance des lois de sa patrie et tout ce que l'étude et le travail peuvent ajouter à un beau naturel. Il savait avouer ses torts et excuser ceux des autres (1). Malgré toutes ces vertus il prouva, après tant d'autres, qu'en Pologne un grand capitaine est plus aisé à former qu'un grand roi. Il légua à son pays un immense éclat, peu de biens solides ; la Pologne a pu se plaindre de la stérilité de sa gloire ; mais nous, chrétiens, nous tous qui préférons la liberté de l'Évangile au sensualisme et au fatalisme du Coran, nous sommes les débiteurs de Sobieski et de la Pologne.

J.-M. VILLEFRANCHE.

(1) On nous pardonnera de citer à ce propos deux traits admirables :

Un jour qu'il présidait une diète à Grodno, il lui arriva d'offenser, par quelques paroles dures, un chancelier ou secrétaire de la Reine, homme d'église et qui l'importunait, bien malgré lui peut-être, des messages de cette princesse : Si Votre Majesté oublie que je suis prêtre, dit le secrétaire, qu'elle se souvienne que je suis gentilhomme. — Il me suffit que vous soyez homme, répondit le roi ; je sens mon tort : vous n'aurez plus à vous plaindre de moi. — Et il l'écouta avec bonté jusqu'à la fin.

Un malheureux avait vomi mille injures contre lui et, comme s'il s'était voulu affermir la main pour un attentat plus grave, il avait tiré sur son portrait et l'avait percé d'une balle. Cet homme fut condamné au supplice, mais Sobieski signa sa grâce : Je ne la lui accorderais pas, dit-il, s'il avait outragé la patrie.